

# Les fusillés

... Partout la mort. Eh bien, pas une plainte.

Ô blé que le destin fauche avant qu'il soit mûr !

Ô peuple !

On les amène au pied de l'affreux mur.

C'est bien. Ils ont été battus du vent contraire.

L'homme dit au soldat qui l'ajuste : Adieu, frère.

La femme dit : – Mon homme est tué. C'est assez.

Je ne sais s'il eut tort ou raison, mais je sais

Que nous avons traîné le malheur côte à côte ;

Il fut mon compagnon de chaîne ; si l'on m'ôte

Cet homme, je n'ai plus besoin de vivre. Ainsi

Puisqu'il est mort, il faut que je meure. Merci. –

Et dans les carrefours les cadavres s'entassent.

Dans un noir peloton vingt jeunes filles passent ;

*Elles chantent ; leur grâce et leur calme innocent*

*Inquiètent la foule effarée ; un passant*

*Tremble. – Où donc allez-vous ? dit-il à la plus belle.*

*Parlez – Je crois qu'on va nous fusiller, dit-elle.*

*Un bruit lugubre emplît la caserne Lobau ;*

*C'est le tonnerre ouvrant et fermant le tombeau.*

*Là des tas d'hommes sont mitraillés ; nul ne pleure ;*

*Il semble que leur mort à peine les effleure,*

*Qu'ils ont hâte de fuir un monde âpre, incomplet,*

*Triste, et que cette mise en liberté leur plaît.*

*Nul ne bronche. On adosse à la même muraille*

*Le petit-fils avec l'aïeul, et l'aïeul raille,*

*Et l'enfant blond et frais s'écrie en riant : Feu ! [...]*

*Victor Hugo (1802-1885)*